

Les peuples bantuphones et leur expansion

Samwiri Lwanga-Lunyiigo et Jan Vansina

La grande majorité des populations occupant le tiers méridional du continent africain, de la frontière maritime camerouno-nigériane, à l'ouest, jusqu'au littoral frontalier somalo-kenyan, à l'est, et de là aux environs de Port-Elizabeth, au sud, parlent des langues étroitement apparentées que l'on appelle langues bantu.

La famille des langues bantu

Cette famille de langues compte plus de quatre cents parlers qui dérivent tous d'une même langue ancestrale appelée «proto-bantu». Aucun doute à ce sujet n'est plus permis, en raison des ressemblances qui existent entre leurs caractéristiques lexicales, phonétiques, morphologiques (grammaticales) et syntaxiques. De telles similitudes ne sont le fait ni du hasard ni d'emprunts. Elles doivent se référer à une parenté commune dont un exemple nous est donné par le terme signifiant «gens». Ses formes sont, dans les différentes langues suivantes: en duala: *bato*; en fang: *bot*; en tio: *baaru*; en kongo: *bantu*; en mongo: *banto*; en bushong: *baat*; en luba: *bantu*; en rwanda: *abantu*; en shona: *vanhu*; et en herero: *abandu*.

Les formes se ressemblent toutes. A l'analyse, on voit qu'elles dérivent toutes de la forme *ntu* pour la racine, et *ba-*, marque du pluriel, pour le préfixe. En outre, les différences entre langues sont régulières: on les retrouve dans d'autres comparaisons. Ainsi, tous les *t* en seconde position de la racine deviennent *r* en tio. Cela exclut une ressemblance due au hasard et à des

emprunts. On a pu établir un lexique proto-bantu pour plus de cinq cents racines¹, qui suivent toutes les correspondances phonétiques régulières.

Mais le lexique n'est qu'un aspect de la langue. Le système morphologique (grammatical) des langues bantu présente également, jusque dans les détails, des analogies. Dans l'exemple cité ci-dessus, le préfixe régit les accords (concordances) grammaticaux et appartient lui-même à une série de classes de préfixes. Le préfixe singulier correspondant est *mu-*, et en combinaison avec la racine, le mot signifiera alors « personne ». Le système des accords, la formation des adjectifs, des pronoms de toutes sortes, la structure du verbe en parties — préfixe, marque, infixé, racine, extension, finale — et les fonctionnements de ces parties, les invariants, la formation déverbativée des substantifs (formes nominales), tout cela est aussi semblable entre ces langues que le sont les grammaires des langues romanes dérivant du latin. Aussi existe-t-il une grammaire du bantu commun². Enfin, ce qui vaut pour la morphologie est également vrai pour la syntaxe et pour le système phonologique. D'où la constatation que plus de quatre cents langues répandues sur un tiers de ce grand continent dérivent d'une seule langue ancestrale. Les implications historiques d'un phénomène d'une telle envergure sont évidentes.

Origines et sous-divisions des langues bantu

Le phénomène ne passa certainement pas inaperçu. Déjà les premiers navigateurs portugais, au commencement du XVI^e siècle, ont été surpris par la parenté linguistique existant entre les habitants du Royaume du Congo et ceux du littoral oriental du continent. Depuis que Wilhem Bleek³ identifia le premier en 1862 le groupe des populations de langues bantu et baptisa cette famille du nom de « Bantu », d'après la reconstruction du mot signifiant « gens », les anthropologues, les linguistes et les historiens, entre autres, se penchent avec curiosité sur la question bantu et s'efforcent d'expliquer les origines et les mouvements de ces populations. Dès 1886, H. H. Johnston esqua une hypothèse pour localiser le berceau de la proto-langue et pour retracer l'histoire de sa diffusion géographique. Son étude, publiée en 1919 et 1922, constitue la première tentative sérieuse pour découvrir les origines des Bantu et pour reconstituer le processus de leur dispersion. En se fondant sur des facteurs linguistiques, il situa les ancêtres des Bantu dans le Baḥr al-Ghazāl, « non loin du Baḥr al-Djabāl, à l'est du Kordofān, au nord, ou des bassins de la Bénoué et du Tchad, à l'ouest ». Selon lui, les Bantu se déplacèrent d'abord vers l'est en direction du mont Elgon, puis de là vers les rives nord du lac Victoria, la Tanzanie continentale et la forêt du Zaïre,

1. M. Guthrie (1967-1971) rassemble les données connues. A comparer avec A. E. Meeussen, 1969.

2. C. Meinhof, 1906. Une nouvelle grammaire comparative est en cours d'élaboration dans les centres de Leyde et de Tervuren.

3. W. H. I. Bleek, 1862-1869.

la véritable pénétration en Afrique centrale et méridionale commençant vers -300⁴.

En 1899, Carl Meinhof apporta la preuve formelle (par la phonétique) de l'unité des langues bantu. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, des linguistes, souvent appelés « bantuiques » n'ont cessé d'approfondir la connaissance de cette famille de langues⁵. Deux grandes hypothèses visant à expliquer les origines des peuples parlant les langues bantu ont été émises par des linguistes. Selon Joseph Greenberg, les peuples bantu seraient originaires de la zone où les langues bantu sont les plus divergentes; s'appuyant sur cette supposition, il situe le berceau de ces peuples au Nigéria, dans la région de la Bénoué moyenne, au nord-ouest du vaste territoire où les langues sont solidement implantées⁶.

Comme cette conclusion ne fut pas acceptée par l'influent bantuique Malcolm Guthrie, elle fit par la suite l'objet d'examen rigoureux; elle est cependant aujourd'hui admise par tous les linguistes. Pour Guthrie, les origines des « Proto-Bantu » devaient se situer dans la région où les langues bantu sont les plus convergentes, soit autour des bassins des rivières Congo-Zambèze, le noyau se trouvant dans la province du Shaba au Zaïre⁷. C'est sur ces hypothèses discordantes avancées par d'éminents linguistes que de nombreux spécialistes ont construit leurs propres théories sur les origines et l'expansion des Bantu.

L'éminent historien Roland Oliver, partant du principe que les thèses de Greenberg et de Guthrie sont complémentaires, élaborait une théorie brillante divisant en quatre phases l'expansion des Bantu, depuis leurs territoires d'origine d'Afrique occidentale jusqu'en Afrique du Sud, à savoir: une très rapide migration le long des voies d'eau du Congo (Zaïre) de petits groupes de populations parlant des langues « pré-bantu », depuis les régions boisées du centre du Cameroun et l'Oubangui jusqu'à des régions de même caractère au sud de la forêt équatoriale du Zaïre; un renforcement progressif de l'implantation de ces populations immigrées et leur expansion à travers la région boisée s'étendant d'un littoral à l'autre et embrassant le centre de l'Afrique, depuis l'embouchure du Congo (Zaïre) au Zaïre sur la côte occidentale jusqu'au fleuve Rovuma en Tanzanie sur la côte orientale; la pénétration rapide des Bantu dans la région plus humide située au nord et au sud de leur précédente zone d'expansion latérale; et l'occupation du reste de l'actuelle Afrique bantu, processus qui commença au cours du I^{er} millénaire avant l'ère chrétienne pour ne s'achever que vers le milieu du II^e millénaire de l'ère chrétienne⁸.

Depuis 1973, trois équipes de linguistes, travaillant indépendamment, ont prouvé que Guthrie avait tort. Leurs données, quoique différentes, sont

4. H. H. Johnston, 1919-1922.

5. C. Meinhof, 1899. Pour l'historique et la bibliographie de la question, voir J. Vansina, 1979-1980.

6. J. H. Greenberg, 1972.

7. M. Guthrie, 1962.

8. R. Oliver, 1966; depuis quelques années, R. Oliver a totalement abandonné cette thèse. Voir R. Oliver, 1979.

toutes fondées sur une approche similaire (basée sur des examens de lexique). Une des études utilise en fait les enseignements mêmes de M. Guthrie.

La preuve que les langues bantu ont bien un berceau occidental est donc faite. Dans l'idéal, on devrait pouvoir recomposer les voies de diffusion et les modes de développement de ces langues en retrouvant les sous-groupes qui composent leur famille. Toute comparaison en linguistique historique essaie en effet d'ériger un arbre généalogique où l'ancêtre de la famille apparaît comme l'ancêtre direct des ancêtres de sous-groupes, eux-mêmes antérieurs aux ancêtres de sous-groupes de langues, etc. Pour ce faire, on peut comparer massivement et le lexique fondamental (lexicostatistique) et les faits grammaticaux. Jusqu'ici, personne encore n'a pu proposer une subdivision généalogique du groupe des langues bantu qui soit assez sûre pour être vraiment acceptée, et ceci à cause de ce que les linguistes appellent « les phénomènes de convergence », c'est-à-dire des emprunts massifs entre langues bantu depuis l'époque de l'ancêtre commun jusqu'à nos jours. Au niveau des similarités, il est fort difficile de distinguer ce qui est emprunt de ce qui remonte à un ancêtre de sous-groupe commun. Cette situation elle-même est d'une importance capitale pour les historiens, car elle prouve que, de tout temps, les différents groupes bantuphones sont restés en contact étroit avec leurs voisins. Il n'y a donc jamais eu de populations vraiment isolées les unes des autres.

Les études en cours utilisent des ordinateurs et établissent des schémas de divergences génétiques à partir soit d'éléments comparatifs du vocabulaire de base soit — également depuis très peu de temps — d'éléments grammaticaux⁹. On peut en conclure, et le consensus entre linguistes existe sur ce point, qu'il y eut deux grands blocs de langues bantu, celui de l'ouest qui s'étend surtout sur la forêt équatoriale, et celui de l'est qui va de l'Ouganda au Cap.

En outre, les langues du groupe oriental sont plus proches les unes des autres que ne le sont les langues du groupe occidental entre elles. C'est dire que l'extension du groupe oriental a été plus tardive et plus rapide que celle du groupe occidental, si on accepte que le taux de changement et l'importance de la convergence étaient identiques dans les deux cas, ce qui n'est pas nécessairement vrai. D'un autre côté, l'accord est général quant à la réalité de petits groupements génétiques ne remontant pas très loin dans le passé linguistique. Ainsi, il existe un groupe génétique kongo ou un groupe génétique des langues de la région des Grands Lacs. Les études récentes indiquent de mieux en mieux quels sont ces groupements minimaux.

On n'a pas attendu les résultats de ces études pour subdiviser les langues bantu. M. Guthrie réalisa dès 1948 un classement dit « pratique », dans lequel

9. Y. Bastin, A. Coupez et B. de Halleux, 1981. Les comparaisons entre les deux types de données permettent d'atteindre à une quasi-certitude en cas de congruence. Le bloc bantu occidental se détache nettement du bloc oriental et, à l'intérieur du premier, un groupe du nord-ouest se détache clairement du groupe central de la forêt. Le programme par ordinateur se développe au fur et à mesure que de nouvelles données sont récoltées.



6.1. *L'expansion bantu.*
 [Source: J. Vansina.]

la comparaison des données existantes permettait de regrouper des blocs de langues géographiquement contigus dans des zones «de ressemblance»¹⁰. Le classement n'était que provisoire et pratique, si pratique qu'on l'utilise encore souvent de nos jours. On attribue à chaque zone une lettre de A à T, suivie d'un chiffre pour tout groupement plus petit et d'un second chiffre correspondant à la langue elle-même. A70 désigne le groupe des langues dites «pahouin» et A74 le fang.

A priori, du point de vue historique, cette classification n'a pas de valeur. Les essais de plus en plus poussés pour arriver à une classification historique le démontrent. Même les sous-groupes désignés par des chiffres ne peuvent pas toujours être rapprochés. Et on ne peut pas utiliser la classification pratique comme argument historique. Ainsi ne peut-on arguer du fait que le benga du Gabon et le bubi de l'île de Malabo appartiennent tous deux au groupe A30 pour supposer que les parlers bantu bubi dérivent de la côte occupée par les Benga ou que les Benga viendraient, eux, de l'île. Le classement n'a pas de valeur probante en matière historique.

En gros, on voit cependant que certaines zones correspondent mieux que d'autres à des réalités génétiques. Parmi celles qui sont «sans objet», on mentionnera la zone B (Gabon/Congo), l'ancienne zone D de Guthrie qui, depuis longtemps, a été reclassée en D et J, ainsi que, d'une façon moins évidente, les zones F et P. Si, d'une part, les inconvénients du maniement d'un système sans valeur historique sont énormes, d'autre part, les linguistes résistent à l'introduction d'un système de notation ou d'une terminologie génétique tant que la preuve n'est pas vraiment faite que telles sont les subdivisions de la famille bantu.

La tâche sera longue. D'abord parce que, même pour le lexique de base, on ne dispose aujourd'hui de données que sur la moitié environ des langues bantu. Or, pour avoir des documents valables, il faut au moins des notations linguistiquement correctes, un vocabulaire plus étendu et une esquisse grammaticale pour chaque langue. Avec cela, on peut travailler en confiance. Par la suite, ce sont des dictionnaires et des grammaires complètes qui devront servir de base à des travaux vraiment définitifs. Il en existe très peu aujourd'hui. Le patrimoine linguistique des bantuphones reste encore largement à dépouiller. Une autre difficulté réside dans le fait que, pour une bonne partie de son histoire, le développement des langues bantu s'est fait par la différenciation d'une langue par rapport au noyau (origine) ou, au mieux, d'un petit nombre de parlers divergents du noyau. Cela veut dire que l'on ne peut pas opposer des blocs de langues les uns aux autres comme on peut le faire, par exemple, pour les langues indo-européennes. Il est nécessaire qu'à la longue chaque langue bantu, ou presque — surtout à l'ouest —, soit suffisamment connue; ainsi pourra-t-on la situer dans une perspective historique correcte¹¹. Il n'existe pas d'autre solution.

10. M. Guthrie, 1948.

11. C'est chez B. Heine (1973) que le mécanisme est le mieux décrit; B. Heine, H. Hoff et R. Vossen, 1977.

Linguistique et histoire

Indéniablement, les données linguistiques ont des implications historiques. La diffusion, sur une aire aussi étendue, d'une même famille de langues doit avoir une cause. Mais laquelle? Tous les auteurs ont pensé que ces langues se sont répandues à la suite de la migration de leurs locuteurs. On aurait ici les traces d'une migration à une échelle extraordinaire. Les auteurs ont eu aussi tendance à rapprocher, sinon même à confondre, langue, culture et race. Beaucoup espèrent retrouver une société bantou, une culture bantou, une philosophie bantou. Celles-ci se seraient maintenues dans une région allant du noyau initial jusqu'aux confins du continent, pendant les millénaires qu'a duré cette expansion. Mais ces suppositions sont-elles valables?

En ce qui concerne l'équation langue-culture-race, on peut dire qu'elle ne tient pas. Et cela se démontre facilement. Le bira, par exemple, est parlé par des agriculteurs-trappeurs de la forêt du nord-est du Zaïre, ainsi que par des Pygmées chasseurs qui vivent en symbiose avec eux ou avec d'autres planteurs voisins. La même langue est donc parlée par deux groupes ethniques différents. En outre, cette langue est utilisée par les Bira de la savane qui, eux, sont agriculteurs, menant un genre de vie fort différent de celui des Bira de la forêt¹². Voilà donc une langue qui ne correspond pas à une seule culture. En revanche, chaque culture et chaque mode de vie y afférent se retrouvent chez des gens qui parlent des langues différentes et dans des communautés avoisinantes. Les Bira de la forêt vivent comme les Walese qui, eux, parlent un idiome soudanais central. Les Pygmées vivent comme les chasseurs pygmées voisins, qui parlent des langues soudanaises, et les éleveurs vivent comme des éleveurs parlant soit des langues soudanaises centrales, soit des langues bantou, soit même des langues nilotiques. Aucune correspondance étroite n'existe entre langue et culture.

On objectera bien sûr que le cas précité s'explique. Les Pygmées ont repris la langue des agriculteurs à qui ils ont été associés; ceux-ci, en forêt, ont hérité de la culture des gens de la savane quand ils ont émigré en savane, à moins que le groupe n'ait d'abord vécu en savane et ne se soit adapté à la forêt. Peu importe. A l'origine, il n'existait qu'une communauté qui parlait cette langue et l'équation langue-culture-race était valable. On peut citer évidemment beaucoup de cas où culture-langue-race se recouvrent. Encore peut-on rétorquer que la communauté bira ne fut sans doute pas la seule de la famille à laquelle elle appartenait à suivre le mode de vie qui était le sien, à posséder certaines structures sociales, et même certaines formes d'expression culturelle: elle partageait vraisemblablement tout cela avec des locuteurs d'autres langues.

Il est vrai qu'à l'origine il existait une communauté bantou parlant la langue proto-bantou, appartenant donc à une seule «race» et suivant un même mode de vie. Encore la chose n'est-elle pas entièrement certaine puisque des sources indiquent que cette communauté était fort attachée à la pêche mais que, parmi les groupes qui en faisaient partie, certains s'adonnaient sans

12. M. A. Bryan, 1959, p. 89-90.

doute plutôt à l'agriculture. En outre, tout ce que nous savons de la culture proto-bantu provient des langues. Il est tout à fait possible qu'à ce moment-là des situations comme celles des Bira existaient. Bien plus, elles ont vraiment dû exister après, puisque des autochtones abandonnèrent leurs langues pour commencer à parler un idiome bantu.

L'autre présupposition, la diffusion par le biais des migrations, n'est pas aussi probante qu'elle en a l'air. Les langues romanes, par exemple, ne se sont pas répandues par migration massive des habitants du Latium. Il existe toute une gamme de mécanismes socio-linguistiques qui entraînent des changements dans la localisation géographique des langues. Un des plus importants est le changement de langue. Une population apprend une langue étrangère, devient parfaitement bilingue et ensuite abandonne son propre idiome pour ne parler que la langue étrangère. C'est ce qui arriva aux Sekyani du Gabon qui sont aujourd'hui tous bilingues en mpongwe et qui sont en train de perdre leur parler original. C'est ce qui arriva aux habitants du Cap occidental et de la Namibie du Sud, qui perdirent leurs idiomes khoi et san pour ne plus parler que l'afrikaans. Ce sont des rapports de force socio-culturels qui déterminent ces changements. C'est l'Empire romain qui explique la diffusion des langues latines et l'Empire chinois, avec une émigration soutenue à partir du Nord, qui explique la sinisation de la Chine du Sud. Des processus démographiques jouent aussi. Les conquérants normands de l'Angleterre perdirent l'usage du français, absorbés par leurs sujets plus nombreux; la même chose leur était advenue auparavant en Normandie, où ils avaient adopté le français. Des prédominances commerciales ou culturelles peuvent aussi intervenir. Les Sekyani apprirent le mpongwe parce que c'était la langue commerciale du lieu. La prédominance culturelle de la France en Europe explique l'expansion du français en Belgique au XVIII^e siècle. Ajoutons enfin que, dans de nombreux cas, les liens commerciaux, socio-politiques et même religieux peuvent créer de nombreux idiomes communs, dérivés d'une langue de prestige. Ce sont les koine, les créoles et les sabirs. Vu le caractère massif des phénomènes de convergence entre langues bantu, ce cas a dû se présenter plus d'une fois. A des époques assez récentes, on citera le lingala ou le kiswahili, ou encore le monokituba, comme langues de traite qui sont des créoles.

L'historien qui veut mieux comprendre les causes de l'expansion bantu doit raisonner par analogie et se rappeler constamment toute la gamme des mécanismes socio-linguistiques qui sont impliqués. Il ne peut attribuer automatiquement le tout à des migrations. De toute façon, vu la densité probable de la population avant l'ère chrétienne, il ne peut poser comme postulat l'existence de migrations massives, mais doit invoquer des supériorités locales démographiques ou des avantages sociaux, économiques, culturels ou politiques pour expliquer le phénomène. Et puisque l'histoire de la diffusion des langues bantu est si longue et l'aire affectée si vaste, on doit accepter qu'à un moment ou à un autre, presque tous les mécanismes, sinon tous, connus par analogie, ont pu jouer.

En fait, le seul résultat direct qui découle des données linguistiques est une reconstitution de la communauté proto-bantu à partir de ce que révèle

son lexique. Ce lexique se réfère à une époque, non à un moment. Car la langue proto-bantu évoluait, se composait de différents dialectes, se différenciait d'autres langues apparentées. Le lexique bantu utilisable aujourd'hui¹³ se réfère au groupe bantu, dans le sens étroit du terme, à ce « bantu commun » qui nous est chronologiquement le plus proche. La reconstruction du lexique, facile à prouver quant à la forme, ne l'est pas toujours quant au sens. Car le sens aussi change avec le temps et le sens d'aujourd'hui dans les différentes langues peut varier considérablement. Ainsi, la racine *kùmù* signifie « guérisseur » ou même « devin » à l'est et « chef » à l'ouest, encore que, dans un bloc de langues de l'ouest (les A70), il signifie « richard ». On peut évidemment rapprocher leur sens et considérer le chef proto-bantu comme un chef riche et guérisseur-devin. Mais la chose risque d'être artificielle. En fait, dans ce cas-ci, on ne pourra donner comme sens que « dirigeant », qui est exact, mais devient vague.

Du vocabulaire ancien, on déduit cependant que la communauté qui parlait le bantu ancestral pratiquait la culture d'ignames, d'autres racines et même de céréales. Elle ne connaissait que la chèvre comme animal domestique. Elle chassait (avant tout le phacochère), mais elle était surtout spécialisée dans la pêche. En fait, on l'a vu, la langue pourrait avoir été commune à deux communautés menant des genres de vie assez différents. La parenté servait de principe d'organisation interne et la communauté disposait d'une série de spécialistes, de dirigeants et de « religieux ». La notion d'ancêtre et la croyance en la sorcellerie étaient bien établies. On peut même saisir quelques détails sur l'attitude des groupes de donneurs de femmes envers les receveurs d'épouses. Mais l'étude du vocabulaire est loin d'être terminée et on peut s'attendre un jour à retrouver ici une description bien plus complète.

Le lexique, en corrélation avec l'archéologie et la connaissance du berceau de la communauté, permet de dater le début de l'expansion bantu. Elle remonte au Néolithique. Les Bantu pratiquaient l'agriculture (culture de céréales entre autres), mais ne connaissaient pas la technologie des métaux. Cela permet de dater le proto-bantu entre - 1000 (ou même plus tôt) et -400¹⁴.

L'expansion se fit sur une longue durée puisqu'au XIX^e siècle, elle n'était pas complètement terminée en Afrique orientale¹⁵. Mais les premiers voyageurs arabes ont rapporté des termes bantu de la côte orientale de l'Afrique. Vers le VIII^e siècle, il existait donc des communautés bantuphones sur les rives de l'océan Indien. On peut en conclure que l'expansion bantu s'étend non seulement sur un tiers du continent, mais couvre deux à trois millénaires dans le temps. Quoi d'étonnant dès lors à ce qu'on ne dispose que de vues très générales et souvent fort divergentes sur son déroulement !

13. M. Guthrie, 1967-1971, vol. 2; A. E. Meeussen, 1969.

14. T. Shaw, 1978, p. 60-68, 78-80; p. de Maret et F. Nsuka (1977) font le point sur la question de la métallurgie.

15. Comme on le voit à travers le cas des Mbugwe en Tanzanie.

Linguistique et archéologie

La stratégie suivie par les savants est claire. Elle apparaît dans la façon dont on a fixé les débuts de l'expansion. Il faut déceler dans le lexique des données que l'on puisse retrouver dans les sites archéologiques, ou encore, et c'est moins probant, rapprocher la preuve archéologique de migrations sur des grandes étendues de ce que l'on sait sur la diffusion des langues bantu.

En principe, la solution viendra de là. Mais quand on sait que les spécialistes indo-européens s'en tiennent encore à des théories fort divergentes pour leur domaine, alors que toutes les langues de cette famille sont bien décrites et que les fouilles ont été bien plus nombreuses qu'en Afrique, on devine que la reconstitution des processus n'est ni facile ni rapide. On peut mentionner les difficultés les plus évidentes. Un site du premier âge du fer est postérieur à l'origine de l'expansion des langues bantu. Mais on ne peut en déduire pour autant qu'il n'y eut que les bantuphones dans ce tiers de l'Afrique qui surent fondre le fer. On ne peut pas attribuer systématiquement tout site de l'âge du fer à une population parlant bantu. On peut retracer en Afrique orientale la diffusion fort rapide d'un type de poterie des débuts de l'âge du fer. Et comme les sites se trouvent tous dans l'aire d'expansion des langues bantu orientales, on s'est appuyé sur cette coïncidence (aux sens littéral du mot) pour déclarer que là se trouvait la trace archéologique de l'expansion bantu¹⁶. Mais tout d'abord, on ne possède que fort peu de résultats de fouilles d'autres régions de l'Afrique bantuphone. Ensuite, il est tout aussi plausible de voir en cette propagation rapide du fer la trace d'une diffusion très prompte due aux forgerons/potiers, qui représentaient peut-être une minorité infime de la population parmi laquelle ils s'installèrent.

Il ne faut jamais perdre de vue que l'archéologie est incapable de prouver quelle était la langue parlée par ceux qui ont soit fait soit utilisé des poteries, cultivé des céréales ou fabriqué les objets en métal, en pierre ou en os que recèlent les sites. Les données linguistiques et archéologiques peuvent toutefois être rapprochées: plus la corrélation semble extraordinaire, plus elle aura de valeur probante.

Il n'est pas question de passer ici en revue les sites du premier âge du fer, puisque différents chapitres du volume précédent l'ont fait. On notera seulement que les plus anciens sites de bantuphones correspondent sans doute à des outillages néolithiques et que les sites de l'âge du fer en Afrique méridionale, centrale et orientale « peuvent » correspondre aux traces laissées par des bantuphones¹⁷.

L'expansion bantu

Deux théories existent pour expliquer les raisons de l'expansion des Bantu à partir de leurs territoires d'origine. L'une est que l'abandon d'une éco-

16. Surtout D. W. Phillipson, 1977a, p. 102-230, plus particulièrement p. 210-230.

17. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, chapitres 25 et 27.

nomie précaire de chasse et de cueillette au profit d'une économie fondée sur l'agriculture entraîna une explosion démographique, laquelle à son tour fut suivie de migrations de populations à la recherche d'un espace vital. L'archéologue Merrick Posnansky écrivait vers 1962 que les migrations de peuples bantu partis d'Afrique occidentale en direction de l'Afrique centrale étaient le fait de populations agricoles, et que le mouvement se développa après que les techniques agricoles (culture de la banane et de l'igname) introduites par les Indonésiens entre — 400 et + 200 eurent été transmises aux populations forestières d'Afrique centrale¹⁸. Une autre théorie, de conquête celle-là, établit un lien entre l'expansion des Bantu et les débuts de l'âge du fer: le travail de ce métal aurait facilité, grâce au perfectionnement de l'outillage, la production agricole et permis aux Bantu d'établir leur domination sur les peuples des régions où ils s'installèrent. Le principal tenant de cette théorie, C. C. Wrigley, affirme que les Bantu « étaient une minorité dominante, spécialistes de la chasse au javelot, faisant constamment de nouveaux adeptes [...] grâce à leur fabuleux prestige de pourvoyeurs de viande, lançant sans arrêt de nouveaux groupes d'aventuriers dans toutes les directions, jusqu'à ce que la totalité du subcontinent austral connût l'usage du fer et parlât le bantu¹⁹ ». A en juger par la nature des migrations dans la seconde partie du présent millénaire, les incessants mouvements des Bantu au cours du I^{er} millénaire de l'ère chrétienne en Afrique subéquatoriale peuvent s'expliquer par des raisons différentes et probablement plus graves. Les famines, la recherche de conditions d'existence plus favorables, terres de culture et pâturages meilleurs par exemple, les épidémies, les guerres et le simple esprit d'aventure ont pu également motiver les premiers déplacements des peuples bantu, mais on n'a jusqu'ici prêté que peu d'attention à toutes ces raisons.

Pour en revenir aux théories de l'explosion démographique et de l'esprit de conquête, on doit noter que l'introduction de l'agriculture se fit graduellement et ne remplaça que peu à peu en Afrique subéquatoriale une économie à l'origine fondée sur la chasse et la cueillette. En réalité, ces deux types d'économie se complétaient, comme elles le font encore de nos jours dans certaines régions d'Afrique; de sorte qu'on ne doit pas considérer les débuts de l'agriculture comme un tournant capital. Ce fut un processus évolutif qui n'a pu conduire immédiatement à une révolution démographique exigeant que les Bantu émigrent en masse en quête d'espace vital. Le travail du fer ne révolutionna l'agriculture que progressivement, parce que ce métal ne fut d'abord produit qu'en faible quantité en Afrique bantu. La technologie du fer ne révolutionna guère l'agriculture au cours de la première période de l'âge du fer. Jusqu'au début de ce siècle, c'est surtout par le feu que les défrichements de forêts ou de savanes se sont effectués, et le bâton pointu a survécu en Afrique jusqu'à nos jours. A plus forte raison au début de l'âge du fer ! Sans aucun doute, la technologie du fer a amélioré la

18. M. Posnansky, 1964.

19. C. C. Wrigley, 1960, p. 201.

panoplie des armes dont disposaient les Bantu de cette époque, le javelot et la flèche à tête métallique constituant les plus connues de ces armes nouvelles; mais il est probable que, pendant longtemps, elles ne furent pas considérées comme plus efficaces que les flèches à tête de pierre ou d'os, que les javelots et massues de bois, et ne rendirent pas leurs possesseurs plus agressifs.

L'expansion des Bantu ne prit pas la forme d'un exode d'une région à une autre. Ce furent sans doute des déplacements de petits groupes d'un village au village voisin, avec parfois retour au point de départ, processus qui se répéta bien souvent jusqu'au jour où les générations successives finirent par atteindre les quatre coins de l'Afrique subéquatoriale, peut-être en l'espace d'un millénaire ou davantage. Il ne faut pas s'imaginer que les migrations des Bantu furent une progression linéaire, unidirectionnelle, un perpétuel mouvement en avant. Au cours des millénaires, des mouvements dans tous les sens se sont certainement produits.

Toutes ces considérations étant posées, que peut-on dire aujourd'hui au sujet de l'expansion bantu? Le proto-bantu se parlait dans une région frontalière sur le plan écologique, disposant donc d'un environnement assez riche, pour autant que ses habitants puissent l'exploiter. Il est probable qu'il y eut ici migration, au moins en petit nombre, d'un excédent de population et qu'en outre des villages entiers, tous les dix ans environ, se déplaçaient pour être près des champs nouvellement défrichés: c'est sans doute petit à petit qu'ils pénétrèrent dans la forêt. La distribution des langues du nord-est, bien distinctes de celles du centre de la forêt équatoriale²⁰, montre qu'elles se sont disséminées dans trois directions principales: le long de la mer, vers le sud et au-delà de la mer, d'abord vers l'île de Malabo. Peut-être dans ce premier mouvement les langues atteignirent-elles même l'estuaire du Gabon. En second lieu, elles arrivèrent à la lisière de la forêt, à l'est, au moins jusqu'à la rivière Sangha. Le troisième mouvement se caractérisa par une pénétration dans la forêt à partir de différents endroits de la lisière, soit par la progression normale de la dérive agricole, soit peut-être à nouveau par l'action de pêcheurs sur la Sangha.

Le premier succès des Bantu fut de s'assurer la maîtrise de l'environnement forestier du Zaïre. Leur infiltration dans la forêt se fit en deux étapes: du nord au sud, les Bantu se contentant de suivre les rivières et les étroites bandes de terres alluviales, et la destruction progressive de la forêt primitive par des populations bantu agricoles avançant sur un large front.

Les débuts de la période agricole et de l'âge du fer de la région proto-bantu occidentale sont très mal connus. On pense toutefois que le Zaïre équatorial fut un centre indépendant de développement agricole, développement fondé sur l'importance capitale donnée à l'igname et à l'huile de palme²¹. Dans l'île de Malabo, le développement agricole axé sur la production d'huile de palme s'amorça au VI^e siècle, et on peut penser que l'agricul-

20. La séparation est nette, aussi bien dans le classement lexical que dans le classement grammatical.

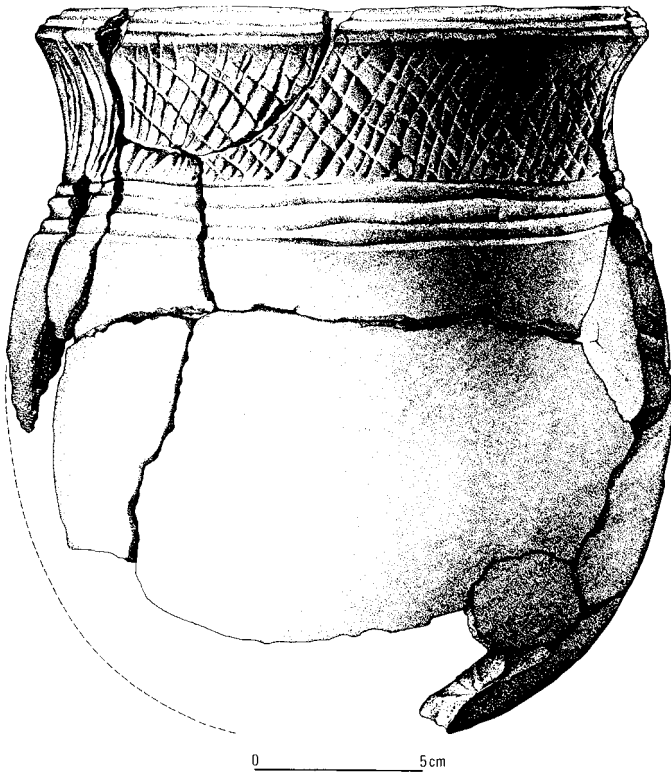
21. J. D. Clark, 1970, p. 187-210.

ture, dans l'ensemble de la zone équatoriale, fit ses débuts à peu près à la même époque. Dans la région Kasai/Stanley Pool du Zaïre, on a trouvé de lourds pics de pierre, des disques de pierre, des haches de pierre polie, des herminettes et des poteries, vestiges d'une culture « néolithique ». On croit que les Bantu cultivaient l'igname et les plantations de palmiers à huile, sans en avoir de preuve formelle puisque ces cultures ne laissent guère de traces archéologiques.

Il existe au Zaïre deux importantes traditions datant du début de l'âge du fer, à savoir celle du Kasai/Stanley Pool et celle du Shaba/Kivu oriental. Dans la région proto-bantu de l'ouest (celle de la tradition Kasai/Stanley Pool), aucun site stratifié n'a jusqu'ici fait l'objet de fouilles, bien qu'on ait trouvé en surface quantité de poteries « à fossette basale » remontant au début de l'âge du fer. Malheureusement, on n'a pu obtenir de dates isométriques dans cette région; on peut toutefois raisonnablement supposer que le travail du fer n'y commença guère plus tôt que dans la zone du Shaba/Kivu oriental où la technique du radiocarbone a donné les dates du IV^e siècle au Shaba et du I^{er} millénaire de l'ère chrétienne au Kivu. Si les sites stratifiés du Shaba datent bien l'introduction de l'âge du fer, ceux du Kivu ne le font pas, puisque des sites analogues au Rwanda et au Buhaya (Tanzanie) remontent à une époque antérieure, vers - 300 à - 500 (voir fig. 6.2 et 6.3).

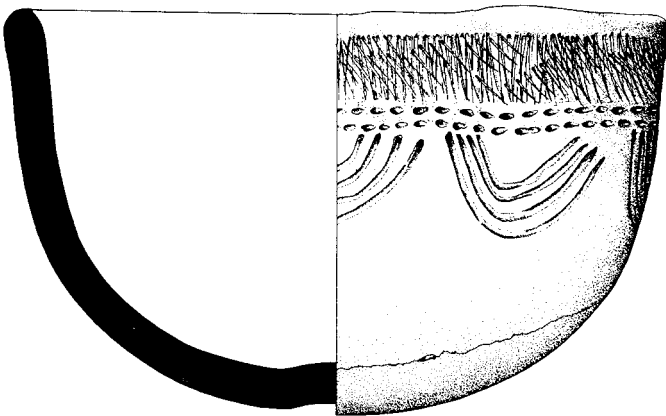
Les innovations agricoles dans la région proto-bantu de l'Ouest ont été endogènes, et si elles favorisèrent les déplacements, on peut penser que ceux-ci s'effectuèrent surtout au sein de la région. La zone équatoriale n'est guère favorable aux mouvements de populations, et il est probable que jusqu'à la fin du I^{er} millénaire de l'ère chrétienne, les Bantu de l'Ouest furent les plus stables des deux plus importants groupes bantu. On a la certitude, malgré le peu de témoignages retrouvés dans cette région, que les Bantu connaissaient l'usage du fer au cours du I^{er} millénaire de l'ère chrétienne, mais il est peu probable qu'ils l'aient suffisamment développé pour que l'agriculture de plantation s'en trouvât facilitée au point d'entraîner une explosion démographique elle-même facteur d'expansion, et que l'art de la guerre fut révolutionné au point de contraindre les Bantu, à l'ouest, à entreprendre des expéditions militaires à l'extérieur de leur région.

Mais vu la configuration générale des groupes de langues bantu, il a dû exister une poussée beaucoup plus forte vers l'est, le long de la lisière, poussée qui amena les ancêtres des langues bantu orientales aux Grands Lacs. Cette hypothèse n'est ni étayée par d'autres données ni infirmée. On ne retrouve pas de langues bantu orientales dans ces régions, bien que quelques langues parlées au Soudan et à l'est de la République centrafricaine pourraient bien appartenir à ce groupe. La seule chose vraisemblable est l'existence même du groupe de langues orientales. En outre, lors de ce premier stade, il y eut expansion des ancêtres d'autres langues parlées par les Bantu occidentaux, surtout de la langue matrice du bloc de la forêt centrale, vers les terres d'outre-Oubangui et d'outre-Zaïre. Comme il existe en cette région un vaste marais, le second au monde par la taille, qui normalement bloquerait toute avancée directe, celle-ci a dû se faire soit par le nord, au nord de Dongou, soit par le sud, au sud de l'embouchure de la Sangha. La répartition géogra-



6.2. Poterie de l'âge du fer ancien (Urwæ) quasi complète trouvée au-dessus du trou indiqué comme étant la tombe de Mutara I^{er} Semugeshi, à Rurembo, Rutare, Rwanda.

[Source: F. Van Noten, 1972; dessin N. Nypels.]



6.3. Poterie de l'âge du fer ancien (Urwæ) trouvée dans la région de Kabuye, Rwanda.

[Source: F. Van Noten, 1983; dessin Y. Baele.]



6.4. *Plantation de bananiers à Rutare, Rwanda.*

[Source : F. Van Noten, Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren, Belgique.]

phique des langues appartenant à ce bloc permet de supposer que ce passage se fit par le sud : peut-être la langue ancestrale fut-elle parlée entre la rivière Alima et la forêt, sur la rive droite du Zaïre/Congo. Par la suite, ces langues se répandirent dans toute la forêt, véhiculées par des pêcheurs qui pénétrèrent dans celle-ci par tous les fleuves qui y sont disposés en éventail, et par des nomades allant de village en village.

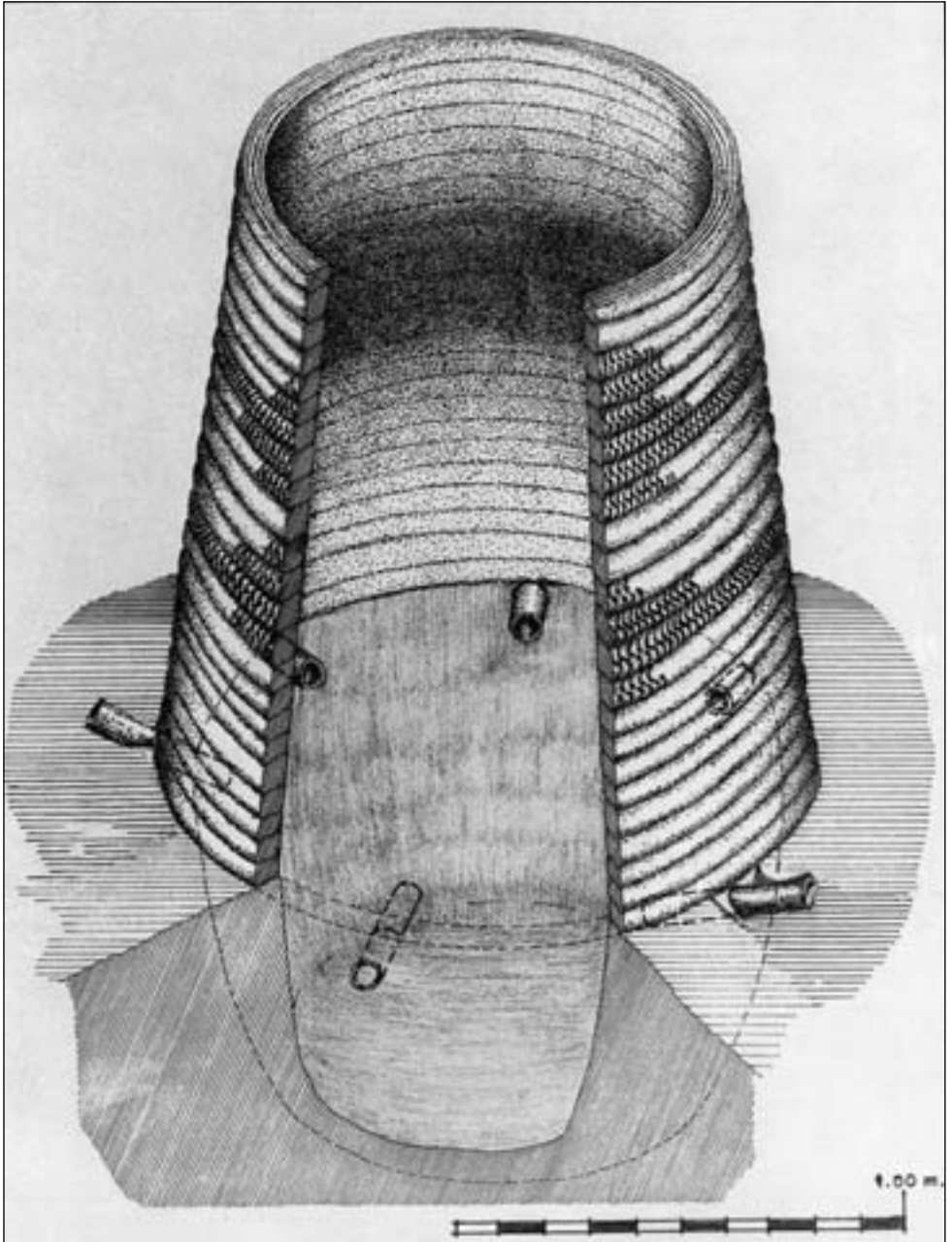
Cette région située entre l'Alima et la forêt recérait des forêts et des savanes, comme celle où l'on a situé la communauté proto-bantu. Mais les langues se diffusèrent dans des environnements fort différents et cela ne s'est sûrement pas fait sans que l'expansion s'en trouve un moment interrompue ou du moins ralentie. On a en effet dû assister graduellement à une adaptation à des savanes où l'eau manquait, comme sur les plateaux bateke. A l'est, il y avait trop d'eau et une acclimatation à la vie des marais s'est peut-être produite alors, ou peut-être bien plus tard. Enfin, la plupart des langues furent parlées par des gens qui, dès lors, préférèrent vivre en forêt, soit comme agriculteurs, soit comme pêcheurs. Mais certaines langues ont touché le bas Kasaï, dans un milieu où la vie aquatique était très riche, mais où la forêt se réduisait à des galeries forestières. C'était une nouvelle variante de l'environnement de savane et de forêt. D'autres, enfin, à ce second stade, se sont propagées au sud et au sud-est en lisière de la forêt, qui s'étend ici du nord au sud, et ensuite au bas Zaïre, dans une nouvelle mosaïque de forêts et de savanes.

Il ne reste dans cette région de langues bantu occidentales aucune trace de parlers autochtones. Comment ces langues autochtones ont-elles pu être assimilées? Le fait de vivre en villages, au milieu de populations de chasseurs-cueilleurs plus mobiles qu'eux, a donné aux bantuphones un avantage incontestable. Le village devint le centre d'un terroir et sa langue une langue centrale dont l'influence s'accrut avec la réorganisation de l'espace autour des villages, qui attiraient plus de commerce (produits agricoles), peut-être des échanges matrimoniaux, et certainement les curieux pour qui le village était une métropole. Ce scénario est fort plausible pour la forêt. Il doit certainement être complété en ce qui concerne les autres régions par celui de langues propagées rapidement par des pêcheurs le long des grandes rivières et au bord de la mer. Gens très mobiles mais qui, paradoxalement, construisaient d'assez grands villages, assez stables dans des lieux particulièrement favorables, ils ont dû influencer les agriculteurs qu'ils côtoyaient, soit directement, soit par le commerce (poisson, poteries et sel marin contre des produits de la chasse ou de la cueillette). La carte nous permet d'affirmer avec certitude que les pêcheurs sont responsables de la grande homogénéité linguistique de la cuvette centrale, du fait de leurs contacts intensifs avec les agriculteurs, contacts qui ont retardé la croissance divergente des langues et ont favorisé les phénomènes de convergence, notamment dans le domaine grammatical.

On ne sait pas quand la diffusion des langues bantu occidentales a franchi les limites méridionales de la forêt, ni même si ce fut avant ou après que la métallurgie se soit répandue dans cette zone. Quant à l'expansion ultérieure de ces langues au sud du bas Kasaï et du bas Zaïre, les données les plus récentes ne permettent pas de conclure quoi que ce soit à ce sujet.

Il y eut dans cette zone beaucoup de mouvements linguistiques plus tardifs. Au nord, surtout entre l'Oubangui et le Zaïre, de Bangui à la rivière Uele, plusieurs poussées s'effectuèrent en diverses directions. Parfois, des langues bantu ont disloqué d'autres ensembles linguistiques (comme le groupe mba-mondunga de Lisala à Kisangani), à d'autres moments elles ont reculé au profit des langues soudanaises centrales, notamment en Ituri où, en outre, un grand bloc de langues bantu a été fortement marqué par la grammaire de langues soudanaises centrales. Quelquefois enfin, des échanges linguistiques ont eu lieu.

Le linguiste Christopher Ehret a élaboré une théorie selon laquelle des langues soudanaises se répandirent jusqu'en Afrique méridionale; l'expansion subséquente des Bantu les absorba. D'après lui, les Proto-Bantu de l'Est se fixèrent autour des rives occidentales du lac Tanganyika en trois vagues de collectivités successives entre - 600 et - 400: il s'agissait des Lega-Guha, qui occupèrent le Zaïre oriental à l'ouest du système occidental de la Rift Valley, des Bantu lacustres, qui peuplèrent les territoires actuels du Rwanda, du Burundi, de l'Ouganda occidental et méridional (et probablement des parties de la ceinture interlacustre de la Tanzanie), et des Tuli, qui habitèrent une immense zone en Afrique orientale, centrale et méridionale. Ultérieurement, ces Tuli se scindèrent en deux groupes: les Pela et les Pembele, les premiers embrassant toutes les populations



6.5. Exemple de reconstitution d'un fourneau de l'âge du fer ancien au Rwanda: Nyaruhengeri 1.
[Source: C. Van Grunderbeek, E. Roche, H. Doutrelepon et P. Craddock, Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren, Belgique.]



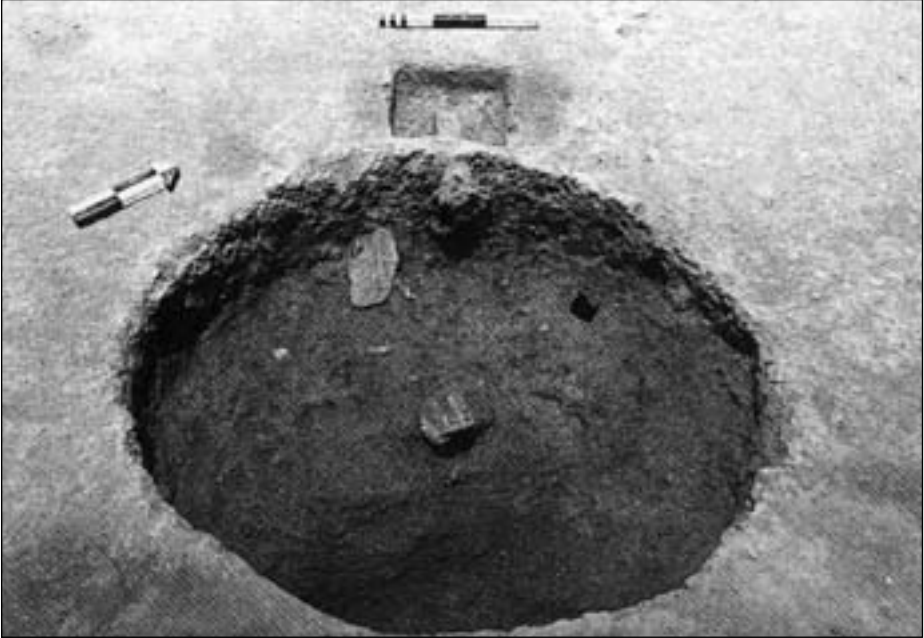
6.6. Fouilles de fourneaux de l'âge du fer ancien : Kabuye XXXV.

[Source: M. C. Van Grunderbeek, E. Roche et H. Doutrelepont, 1983.]



6.7. Fouilles de fourneaux de l'âge du fer ancien : Nyaruhengeri I.

[Source: M. C. Van Grunderbeek, E. Roche et H. Doutrelepont, 1983.]



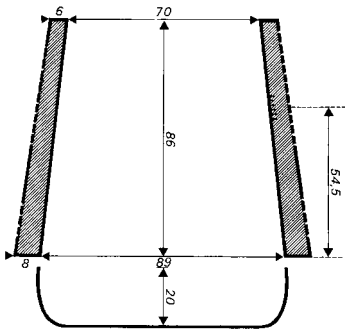
6.8. Fouilles de fourneaux de l'âge du fer ancien : Gisagara VI.
 [Source: M. C. Van Grunderbeek, E. Roche et H. Doutrelepon, 1983.]

parlant un dialecte bantu du Kenya et de certaines régions de Tanzanie, les seconds comprenant les populations de langue bantu de la plus grande partie du Malawi, du Mozambique et de la Zambie orientale, et de l'ensemble de l'Afrique du Sud-Est. A la fin du I^{er} millénaire avant l'ère chrétienne, ces collectivités *pela* et *pembele* étaient devenues des entités différentes de leurs ancêtres proto-bantu orientaux à l'ouest du lac Tanganyika et elles se répandirent très rapidement, au cours des deux ou trois premiers siècles du I^{er} millénaire de l'ère chrétienne, en Afrique orientale et méridionale; elles sont à l'origine des populations actuelles de langue bantu de ces régions²².

Aucun linguiste n'a suivi la théorie d'Ehret, sans doute parce qu'elle est érigée sur des bases jusqu'ici trop ténues. Même si quelques preuves archéologiques disponibles corroborent certaines des observations faites par Ehret, il faut noter que dans la région à l'ouest du lac Tanganyika — qui, selon lui, serait celle à partir de laquelle les Proto-Bantu orientaux se divisèrent en différents groupes — aucune recherche archéologique concernant les débuts de l'âge du fer n'a jusqu'ici été entreprise. Il faut cependant avouer qu'on ne comprend pas comment les langues bantu ont pu prévaloir en Afrique orientale. Ici, le milieu était vierge, les populations autochtones étaient

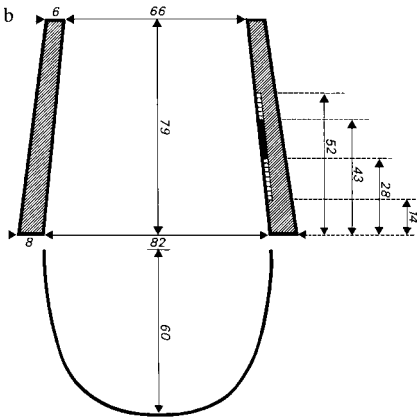
22. C. Ehret, 1973.

a



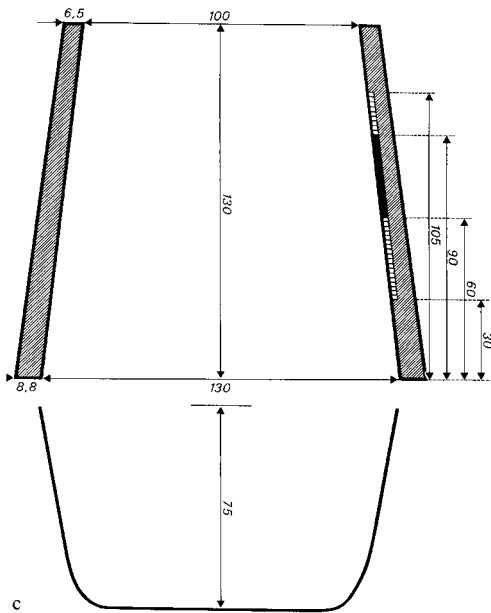
a. *Gisagara VI* (+ 255).

b



b. *Kabuye XXXV* (+ 320).

c. *Nyaruhengeri I* (+ 380).



6.9. a à c. Profils de fourneaux de l'âge du fer ancien reconstitués (région de Butare, Rwanda).
[Source : « La métallurgie ancienne du fer au Rwanda et au Burundi », *Journées de Paléométaburgie*, Université de Compiègne, février 1983.]

techniquement plus avancées que les bantuphones et parmi elles, certaines parlaient sans doute des langues soudanaises centrales, ne fut-ce qu'au nord-ouest de la zone.

La linguistique fournit moins de renseignements sur l'expansion des langues bantu orientales que sur ce qui l'a précédée. L'archéologie nous apprend que la métallurgie, et une métallurgie avancée, remonte aux derniers siècles avant l'ère chrétienne et qu'elle s'est répandue des Grands Lacs au Transvaal et au Natal dès les premiers siècles de l'ère chrétienne²³. On est évidemment tenté de voir en parallèle un mouvement linguistique allant des Grands Lacs à la province du Cap et de conclure que ce fut la supériorité technique qui fit régner les langues bantu sur tout ce domaine. Supériorité technique qui, vers le sud, aurait même inclus l'agriculture et l'élevage. Mais il faut être prudent. Beaucoup de langues en Afrique orientale même sont si proches les unes des autres qu'un sous-classement n'est pas encore net, sauf pour les langues au sud du Limpopo et pour les parlers shona au sud du Zambèze. En outre, il ne faut pas oublier que des langues bantu orientales sont parlées également plus à l'ouest, dans le sud-est du Zaïre et en Zambie. Et l'on n'est pas encore bien sûr de la position de toutes les langues au sud du bas Zaïre jusqu'en Namibie. Elles ont été pour le moins fortement influencées par les langues bantu orientales. Et ces régions ne correspondent pas, pour autant qu'elles soient connues — et elles le sont très peu en archéologie —, à la distribution des cultures typiques du premier âge du fer oriental.

Il est donc toujours possible de croire, comme le professeur Ehret, que ces langues ont eu un premier foyer à l'ouest du lac Tanganyika et se sont répandues par la suite vers le nord et vers le sud. Il est tout aussi loisible de penser qu'elles sont nées dans l'extrême-nord, et l'on pourrait même avancer qu'elles sont originaires du haut Kasai ou du haut Zambèze. On ne peut encore trancher sur cette question.

Dans cette zone, les traces de parlers non bantu sont évidentes dans les langues bantu les plus méridionales qui ont emprunté une partie de leur lexique et de leur phonologie aux langues khoi et san. En Afrique de l'Est, la distribution des langues dans l'espace montre que leur progression fut très mouvementée. Les langues bantu et les autres parlers se retrouvent fort enchevêtrés: dans un passé récent, des langues non bantu ont pu gagner du terrain sur des langues bantu et vice versa. L'expansion bantu n'a pas été une expansion sans revers ! Au contraire, elle en a certainement connu, ce qui implique des reculs qui peuvent avoir duré des siècles et affecté des parties appréciables du domaine bantuphone. Mais s'il en est ainsi, on devrait retrouver la trace de ces autres parlers, comme on l'a fait pour les influences soudanaises centrales dans l'est du Zaïre.

L'expansion bantu, objet de notre étude, touche à son terme aux environs de l'an + 1100, au moment où les Bantu s'installèrent dans la plus grande partie de l'Afrique subéquatoriale (qu'ils occupent toujours) et où, surtout,

23. N. J. Van Der Merwe, 1980, p.478-485, plus particulièrement p.480; M. Hall et J. C. Vogel, 1980, pour les derniers développements; P. Schmidt, 1981, p.36.

leurs cultures commencèrent à acquérir des caractéristiques régionales bien spécifiques. En l'état actuel de la recherche, il n'est pas possible de déterminer de façon précise les origines des Bantu, pas plus qu'on ne peut expliquer les raisons qui les ont poussés à parcourir de long en large les territoires de l'Afrique subéquatoriale. Il va de soi que le développement des recherches linguistiques, étendues à un plus grand nombre de langues bantu, et leur approfondissement feront apparaître beaucoup de faits nouveaux, puisque tant de langues restent mal connues. L'exposé fait ici sera certainement développé.

Pour conclure, il faut insister encore sur la nécessité de séparer les données linguistiques des données archéologiques. Il le faut pour éviter un danger technique : celui de confondre la valeur probante de disciplines diverses. Il le faut surtout pour éviter un danger intellectuel : celui de créer un mythe, puissant mais faux. Dès que le mot bantu est prononcé, on est tenté d'y voir une réalité ethnique ou nationale, alors que l'étiquette n'est que linguistique. Il ne désigne ni un peuple, ni une société, ni une culture. Bleek a trop bien choisi son étiquette. A nous de nous garder des conséquences. Car tout comme le mythe « hamite » est né de la confusion entre langue, culture et race, un mythe bantu jaillirait certainement d'une confusion similaire.

Note de l'éditeur

Ce chapitre, œuvre de deux spécialistes de formation scientifique différente, aux opinions divergentes, constitue, jusqu'à un certain point, un amalgame d'idées. Chose assez surprenante, les deux auteurs sont parvenus à un consensus en ce qui concerne les questions les plus importantes, faisant ainsi la preuve que des années de discussions fructueuses ont abouti à des progrès réels dans l'étude du problème bantu. Un seul point de désaccord : la théorie avancée par un des co-auteurs — S. Lwanga-Lunyigo — dont l'opinion diffère de celle de la majorité des spécialistes. Nous l'exposons ici telle que l'auteur lui-même l'a énoncée dans sa contribution originale :

En appuyant mes conclusions sur des preuves archéologiques, j'ai récemment émis l'hypothèse que les populations de langues bantu occupaient depuis des temps très anciens une large bande de territoire allant de la région des Grands Lacs d'Afrique orientale au littoral atlantique du Zaïre, et que leur prétendue migration depuis l'Afrique occidentale vers l'Afrique centrale, orientale et méridionale n'avait jamais eu lieu²⁴.

Les faits connus indiquent que des peuples de type physique négroïde occupaient l'Afrique subsaharienne depuis l'âge de pierre moyen et que les populations de langues bantu descendent de cette souche négroïde. Il se peut que les langues bantu se soient développées sous l'effet de l'interaction de diverses collectivités noires primitives, se faisant des emprunts

24. S. Lwanga-Lunyigo, 1976.

mutuels qui ont abouti à l'apparition de nouvelles langues bantu à partir de ces amalgames linguistiques variés. Cela n'élimine pas, assurément, le facteur génétique tendant à démontrer l'origine unique des populations de langues connexes, mais on doit souligner que le facteur génétique avancé par les linguistes pour expliquer l'origine ou les origines des Bantu n'est en aucune façon exclusif.

Les vestiges archéologiques témoignent de la présence en Afrique subsaharienne de plusieurs zones d'établissements noirs primitifs, où des collectivités noires ont pu agir réciproquement les unes sur les autres pour donner naissance à des langages entièrement nouveaux. En Afrique de l'Ouest, la preuve la plus ancienne de la présence noire vient d'Iwo Eleru au Nigéria occidental, où a été exhumé un crâne « proto-noir » remontant au début du X^e millénaire (– 9250) avant l'ère chrétienne. Toujours en Afrique de l'Ouest, on a découvert à Asselar, au Mali, un crâne négroïde daté du début du VII^e millénaire (– 6046). D'autres vestiges négroïdes primitifs ont été mis à jour à Rop (Nigéria du Nord) et à Kintampo, au nord du Ghana; ils ont été datés respectivement du II^e millénaire avant l'ère chrétienne (– 1990/± 120) et du IV^e millénaire. En Afrique orientale, la présence noire apparaît nettement à la fin du Pléistocène et au début de l'Holocène. A Ishango (Zaire oriental), « une population indigène noire apparaît [en Afrique], descendant d'une souche paléolithique primitive²⁵ », entre –9000 et –6500. Les restes de squelettes négroïdes de Kanga (Kenya) datent du III^e millénaire. En Afrique du Sud, on a découvert des vestiges humains datant du milieu du Pléistocène²⁶. Ils sont représentés par l'homme de Broken Hill au Zimbabwe, par les squelettes de Tuinplaats et de Border Cave et les restes de squelettes remontant à la fin de l'âge de pierre dans la province du Cap de la République sud-africaine²⁷. Les vestiges négroïdes découverts à Oakhurst, dans l'abri du Matjes Rock, à Bambandyanalo et à Leopard's Kopje confirment que des populations noires existaient dans une grande partie de l'Afrique méridionale dès la fin du Pléistocène et le début de l'Holocène²⁸. Ainsi, les ancêtres des Bantu étaient largement répandus en Afrique subsaharienne dès le milieu de l'âge de pierre.

Que les Bantu soient originaires d'Afrique de l'Ouest, de la région du Bahr al-Ghazāl (République du Soudan), des bassins des rivières Congo et Zambèze, ou de la région interlacustre d'Afrique de l'Est, un fait semble bien établi: quelles qu'aient été leurs origines, les peuples de langues bantu effectuèrent bien des migrations, déplaçant et intégrant des souches khoïsan et probablement soudanaises dans d'immenses régions de l'Afrique subéquatoriale, opération en grande partie achevée entre la fin de la première période de l'âge du fer et le début du II^e millénaire de l'ère chrétienne.

25. J. de Heinzelin, 1962.

26. D. R. Brothwell, 1963.

27. *Ibid.*

28. B. Wai-Ogosu, 1974.